Bete Giyorgis, l'un des 11 édifices orthodoxes creusés dans la roche volcanique à Lalibela, s'élève à quelque 12 m à l'intérieur d'une fosse. Des tunnels permettent aux fidèles de circuler d'une église à l'autre.

GORAN TOMASEVIC/REUTERS

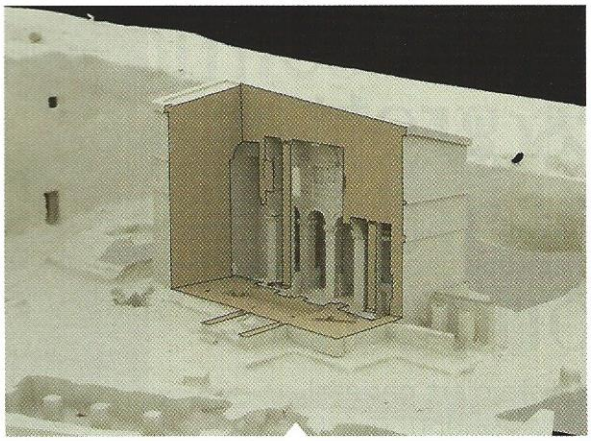
La « Jérusalem noire » livre ses secrets architecturaux

La modélisation en 3D révèle l'histoire de la construction du site de Lalibela, en Éthiopie, célèbre pour ses églises médiévales taillées à même le roc.

Bete Danaghel, Beta Golgota-Selassie, Bete Medhane Alem, Bete Gebriel-Rufael (Saints-Gabriel-et-Raphaël)... ou encore la cruciforme Bete Giyorgis (Saint-Georges), la plus fameuse. Depuis près de 800 ans, des milliers de pèlerins se rendent chaque année dans les églises troglodytes de Lalibela, taillées dans le basalte à 500 km au nord d'Addis Abeba, la capitale de l'Éthiopie. Là, sur les hauts plateaux, à 2600 mètres d'altitude, enveloppés dans leur *gabi* blanc, ils viennent prier dans la « Jérusalem noire », ce site majeur de l'Église orthodoxe éthiopienne, l'une des plus vieilles confessions chrétiennes du monde (IVe siècle) *(lire l'encadré ci-contre)*. Ce site exceptionnel d'une vingtaine d'hectares, classé au Patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco en 1978, fait l'objet d'une étude sans précédent menée par une équipe française qui tente d'en retracer l'histoire.

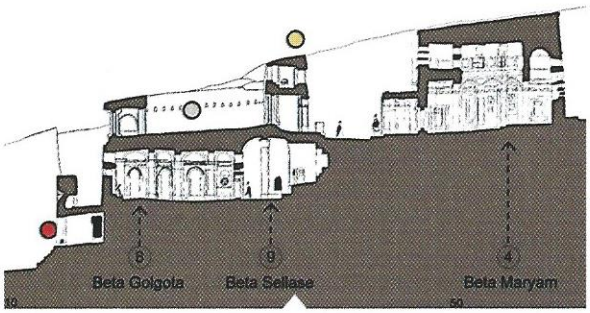
« Nous ne disposions d'aucune donnée sur la construction de ces édifices religieux monolithes », explique Marie-Laure Dérat, directrice de recherche au CNRS (UMR 8171), à la tête du projet « Lalibela, archéologie d'un site rupestre », codirigé par Claire Bosc-Tiéssé (CNRS) et soutenu par le ministère des Affaires étrangères, le CNRS, l'Inrap et l'Unesco. Objec-

tif : révéler les différentes étapes de construction des 11 églises qui s'enfoncent à 12 mètres de profondeur et dont la tradition fait remonter l'origine au roi Gebre Mesqel Lalibela, un souverain du XIIIe siècle. En pleine expansion de l'islam, celui-ci aurait en effet souhaité que les chrétiens éthiopiens puissent se recueillir dans une portion de Terre sainte symbolique, Jérusalem leur étant difficile d'accès depuis sa reconquête par les musulmans en 1187. « *La chronologie précise était très délicate à établir, faute de vestiges archéologiques* », poursuit Marie-Laure Dérat. Les chercheurs ont donc fait appel au laboratoire Archéovision de Bordeaux, la plate-forme technologique du CNRS spécialisée dans la modélisation de projets archéologiques.



MARIE-LAURE DÉRAT / CNRS UMR 8171

Reconstitution en 3D d'une des phases de construction de Beta Maryam au tournant des XIIe-XIIIe siècles.



Représentation en coupe d'un groupe de trois églises. Le schéma restitue la complexité du site, établi sur plusieurs niveaux.

Différentes périodes de creusement

L'utilisation de la 3D a ainsi permis de restituer le site dans ses différentes étapes de creusement, de proposer sa reconstitution numérique et, partant, de faciliter l'élaboration d'hypothèses sur sa construction. Une première phase d'habitations troglodytiques a ainsi pu être mise en évidence par les chercheurs, qui la situent vers le Xe-XIe siècle. Des carriers auraient alors entrepris de creuser la roche volcanique en partant de son sommet et en l'évidant au fur et à mesure de la descente. Ils auraient ainsi percé des galeries. L'examen des sépultures d'un cimetière contemporain de ces tout premiers aménagements a aidé les chercheurs à comprendre qu'ils ont été l'œuvre d'une société pratiquant des rites non chrétiens, sans que l'on sache à qui servaient ces aménagements. « *C'est seulement à partir du XIIe siècle que le site de Lalibela a été transformé en complexe religieux tel que nous le connaissons actuellement* », ajoute Marie-Laure Dérat. Les bâtisseurs ont alors pénétré plus profondément dans le sol pour forer, de l'intérieur, les vastes salles à colonnes réservées à l'accueil des pèlerins. Les galeries et piliers existants ont alors été englobés dans les églises.

Pour appréhender plus finement ces phases de constructions, les spécialistes ont également étudié l'évolution de la liturgie observée par le clergé de l'époque. « *Les Éthiopiens se sont en effet inspirés du programme architectural des églises d'Égypte pour construire les leurs* », poursuit l'archéologue. À l'arrivée de l'islam sur les rives du Nil, à la fin du VIIe siècle, les chrétiens coptes s'étaient en effet retrouvés dans l'impossibilité de construire de nouvelles églises. Ils ont alors multiplié les sanctuaires à l'intérieur de celles qui existaient déjà.

Une pièce dérobée où sont conservés les textes sacrés

Bien que n'ayant pas à souffrir de ces restrictions, les chrétiens orthodoxes d'Éthiopie, très liés à ceux d'Égypte, ont donc procédé de même. À une différence près : la présence d'un « sanctuaire », pièce la plus secrète des églises éthiopiennes, où les prêtres et les diacres officient à l'abri du regard des fidèles. C'est là que sont conservés les textes sacrés et le tabot, une réplique de l'Arche d'alliance décrite dans la Bible. Selon la légende, ce coffre sacré — censé contenir les tables de la Loi données à Moïse sur le mont Sinaï — aurait été volé en Israël par le premier roi d'Éthiopie, Ménélik, fils du roi Salomon et de la reine de Saba. Une filiation mythique à laquelle le très croyant monarque de Lalibela était rattaché par son appartenance dynastique. Aujourd'hui encore, une église troglodytique est en cours de creusement dans la région de Lalibela. ■

Bernadette Arnaud
@NarudaaArnaud

IMPLANTATION

Les premiers chrétiens, des commerçants grecs

Avant de prendre le nom d'Éthiopie au IVe siècle, le royaume d'Axoum était un haut lieu d'échanges entre Méditerranée orientale, Empire romain et océan Indien. C'est ainsi que des commerçants chrétiens de langue grecque commencèrent à s'installer sur ces côtes de la mer Rouge. En même temps que leurs comptoirs, ils érigèrent des églises.
La légende raconte qu'un dénommé Trumens, rescapé d'un naufrage sur les côtes éthiopiennes au IVe siècle, aurait été nommé premier évêque d'Éthiopie par les autorités chrétiennes d'Égypte à qui il avait rapporté l'existence de cette église naissante.